

Parcours d'une salonnière *Salon international du théâtre contemporain*

Marie-Andrée Brault

Number 117 (4), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, M.-A. (2005). Parcours d'une salonnière : *Salon international du théâtre contemporain*. *Jeu*, (117), 170–172.



Mathilde Hébert

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Parcours d'une salonnière

« **V**ous désirez connaître des trucs pour enfin tuer un gros *buck* ou prendre la plus grosse truite de votre vie ? » Comment résister à cette invitation à peine déguisée lancée sur le site du Salon national de la pourvoirie, de la chasse et de la pêche ? Sortes de mégacentres commerciaux temporaires dont l'entrée est généralement payante, les salons sont aussi variés que remplis de promesses. Si, au Salon des générations, le promeneur se renseignera sur « l'Odyssée de la retraite », il pourra aussi, au Salon Marions-nous !, trouver des bonbonnières et un officiant pour sa célébration druidique. Tout est commerce (le Salon stratégies-marketing l'a bien compris !), et il était temps que le théâtre l'accepte sans honte. Heureusement qu'Alexis Martin et Daniel Brière, hommes de théâtre, mais surtout citoyens du monde et hommes d'affaires, sont là pour redonner la place qui lui revient au produit théâtral. Dans cette ère bénie de la mondialisation, le NTE se devait d'accueillir la 6^e édition du Salon international du théâtre contemporain¹. Le but ? Faire connaître le

théâtre dans toute sa diversité afin que chacun puisse atteindre son public cible ou développer de nouveaux marchés.

Dès l'entrée dans la grande salle de l'Espace Libre (qui n'a rien à envier, soulignons-le, à la Place Bonaventure), l'événement rappelait le Salon national de l'habitation grâce aux

Salon international du théâtre contemporain (NTE, 2005). Photo : Gilbert Duclos.



1. *Le Salon international du théâtre contemporain* est une production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée du 16 au 23 avril 2005.



Quelques membres actifs du Théâtre hédoniste, l'un des exposants du Salon international du théâtre contemporain (NTE 2005). Photo : Gilbert Duclos.

membres du Théâtre hédoniste contemporain (deux Français ressemblant de façon troublante à Jacques L'Heureux et à Richard Fréchette) qui prenaient place dans un spa, tandis qu'un masseur offrait ses services. Pourfendant le mythe du créateur torturé, le THC trouve sa voie dans le plaisir et la détente. À proximité se trouvait le kiosque de la nouvelle revue *Acte*, « le magazine de la signifiante théâtrale bien de chez nous » qui, comme me le confiait l'un de ses représentants, cherche à mettre un peu de sérieux dans le monde de l'analyse théâtrale, une publication comme *Jeu*, par exemple, y échouant lamentablement. À surveiller dans le premier numéro : le texte « Perte de repères et unité sociale : Heidegger, Marivaux et le Cirque du Soleil », de même que « Résistance, dissonance et globalité : Eschyle, premier hyper moderne ? ». *Jeu* s'en mord en effet les doigts.

Le théâtre politique, bien souvent timide sur nos scènes, était fort bien représenté. Le Théâtre d'action patriotique du Québec (le TAP-Q) faisait mousser ses spectacles, ate-

liers et conférences, mais surtout sa cause, avec conviction. Généreux de son temps et de documents informatifs de toutes sortes, le TAP-Q offrait à l'un une copie de la déclaration d'indépendance du Bas-Canada, à l'autre un extrait de la pièce *Si les Canadiennes le voulaient* de Félicité Angers. Le TSÉ, le Théâtre socialiste équitable, n'était pas en reste avec son manifeste et l'ambitieux programme qu'il distribuait à tous les visiteurs. Ses deux représentants, Sergei Sanchez et Olga Corasson, détonaient certes dans cette foire marchande, eux qui demandent « l'abolition du théâtre bourgeois » au profit d'un théâtre des classes ouvrières et populaires. Parmi les productions à venir, notons la comédie romantique *La dia-*

lectique s'oppose à la métaphysique, le spectacle jeunes publics *la Tragique Histoire du prolétaire aveugle* et l'ambitieuse comédie musicale *le Capital*, avec Pierre Lebeau dans le rôle de Karl Marx.

À l'opposé de cette démarche, les représentants du Théâtre institutionnel du Québec (le TIQ) souhaitent plutôt redonner ses lettres de noblesse au théâtre avec un grand T. Pourquoi chercher à renouveler sans cesse la forme ? Pourquoi se perdre dans les abysses de la recherche et de la creuse création (et soutenir financièrement de telles errances), alors que les auteurs du passé montrent la voie à suivre, avec Claudel en tête telle la Liberté guidant le peuple ? Grâce à des ateliers comme « Mon ami l'accent tonique », le TIQ cherche à redonner leur place aux certitudes que l'histoire du théâtre nous a léguées sur des scènes où « le théâtre d'expérimentation semi-professionnel, le "théâtre dansé" ennobli par les Universités populaires et infertiles du Québec, le théâtre de contorsion mimique sans contenu aucun, le théâtre de création coûte que coûte (et

québécoise s'il vous plaît...) » se croient permis de jouer le premier rôle.

N'en déplaise au TIQ, de nombreux autres kiosques consacrés à des théâtres québécois montraient la diversité de la pratique actuelle : celui du Microthéâtre, qui prend au pied de la lettre l'expression « théâtre de poche » ; du Théâtre agraire du Québec ; du Théâtre psychochamanique et de sa « dramagie » ; du Théâtre gai et lesbienne [*sic*] du Québec, qui invitait littéralement les visiteurs, après être entrés dans une garde-robe, à en faire leur sortie ; du TATNAP (Théâtre des actrices que le temps n'atteint pas), qui offre des services de retouches de photos de casting à ses membres et qui confie les premiers rôles masculins à des femmes (*Queen Lear* et *Richard III* sont pleins de promesse). Les kiosques internationaux, moins nombreux, laissaient place à des praticiens de la France, de la Russie, de l'Inde (invitée d'honneur), de la Belgique et d'Haïti de renommée internationale, puisque leurs visages étaient familiers aux amateurs de théâtre québécois.

Le succès d'un tel salon dépend de la relation qui s'établit entre l'exposant et le visiteur. Quand le premier est volubile et qu'il ne craint pas l'échange avec le second, les rencontres valent le détour. Malgré les réticences de Louis Champagne sur l'approche du Zoothéâtre de Liège qu'il présentait pour y avoir suivi un stage, notre conversation sur la quête de l'animal qui dort en nous m'a intéressée à un point tel que je suis repartie avec une fourmi en plastique achetée à prix d'ami. Par contre, certains représentants livraient leur boniment sans trop savoir comment relancer le visiteur et la rencontre ne se produisait pas. Pudeur ou maladresse de l'artiste qui doit vendre son art ? Timidité du visiteur qui n'ose interroger de véritables phares de la pratique théâtrale contemporaine ? Les rôles habituellement si bien définis du praticien et de l'amateur de théâtre

ne tiennent plus dans un tel événement, et il fallait que chacun s'ajuste pour redéfinir sa place. Évidemment, aucun des visiteurs de ce Salon n'aura vu tout à fait la même chose. Je n'en suis pas revenue, pour ma part, complètement rassasiée, conservant l'impression que je n'avais peut-être pas posé suffisamment de questions ; mais l'abondante documentation rapportée à la maison m'a permis de bien réfléchir aux questions soulevées par les différents groupes et même de revoir à fond ma conception du théâtre. Mes billets pour *le Capital* sont achetés, et je pars faire un stage à Liège pour retrouver la loutre en moi. **J**

Le théâtre vaudou, bien représenté par Philleas Proctor (Frédéric Pierre) et Isildore Manigan (Didier Lucien) du théâtre PGT (Téyat Pa Gen Tèt) d'Haïti, au Salon international du théâtre contemporain (NTE 2005). Photo : Gilbert Duclos.

